

Le metteur en scène romand adapte pour la scène le grand écrivain israélien

Denis Maillefer prend la mer avec Amos Oz



Denis Maillefer (au centre, en vert) guide ses comédiens dans ce chassé-croisé de récits où se mêlent le proche et le lointain, la mer et la haute montagne, Tel-Aviv et l'Asie.

Catherine Monney

THÉÂTRE Denis Maillefer transpose «*Seule la mer*», un texte magnifique composé de courts poèmes, et en tire une pièce complexe et subtile, triste et drôle.

Mireille Descombes

Il est des livres qui capturent, qui littéralement ravissent. On s'y sent tellement chez soi qu'on les déguste en traînant les pieds, de peur d'en perdre une miette, d'avancer trop vite, et de devoir alors s'en séparer. «*Seule la mer*» du célèbre écrivain israélien Amos Oz fait partie de ces ouvrages à vrai dire plutôt rares.

Quand on apprend que Denis Maillefer, codirecteur des Halles à Sierre depuis 2011, s'appête à porter à la scène ce texte insolite et qui ne ressemble à rien, on éprouve un premier élan de jalousie. Et s'il allait nous le voler, nous l'abîmer, et qu'après plus rien jamais ne soit pareil? Les très beaux moments découverts en répétition nous rassurent: l'homme de théâtre et l'homme de plume se sont rencontrés. Magnifiquement.

De cette complicité, beaucoup déduiront que Denis Maillefer est un inconditionnel d'Amos Oz, qu'il se précipite sur ses livres aussitôt publiés et

qu'il rêve depuis toujours de travailler sur l'un de ses textes. Eh bien, non! Ce presque quinquagénaire – il est né en 1965 dans le canton de Vaud – a découvert l'écrivain assez récemment, par le biais d'une tierce personne qui, un jour, lui a donné à lire «*Seule la mer*». «Et ce qui est amusant, se souvient-il, c'est qu'à la première lecture, je n'étais pas particulièrement emballé. Et puis tout d'un coup, ça a fait tilt. C'est un roman magnifique, un récit polyphonique dont la structure se prête particulièrement bien à la scène.» Un livre composé d'une succession de courts ou plus longs poèmes, certains très narratifs, d'autres plus allusifs et lyriques.

Narrateur malicieux

Avant de monter «*Seule la mer*», Denis Maillefer n'a pas eu de contact avec Amos Oz. Il s'est engagé à rester fidèle au texte, à ne rien réécrire et a obtenu facilement les droits pour la pièce. «Il nous a fallu bien sûr couper, et ce ne fut pas facile de choisir, car si tout n'est pas nécessaire à la compréhension de l'intrigue, tout est splendide. Pour le reste, nous nous sommes tenus à une adaptation assez classique du texte, en gardant la structure du roman et le rôle du narrateur qui évolue sur scène et mène le récit.»

«C'est un roman magnifique, un récit polyphonique dont la structure se prête particulièrement bien à la scène»

DENIS MAILLEFER
Metteur en scène

Omniscient et malicieux, ce narrateur – dans lequel on peut reconnaître l'auteur – propose au spectateur des résumés, comme dans les séries télévisuelles. Il évolue parmi les personnages et peut s'entretenir avec eux. Ces derniers le consultent sur un scénario en cours d'écriture et, à l'inverse, il lui arrive, de façon très drôle, de recevoir de l'un deux un commentaire sur ce qu'il vient d'écrire. C'est lui aussi qui, au tout début de la pièce, et donc du roman, donne le cadre et le contexte de cette histoire de deuil, de solitude, de désir et de création: «Non loin de la mer, rue Amirim/M. Albert Danon vit seul. C'est un amateur/d'olives et de feta./ Un homme affable, conseiller fiscal de son état./ Il y a peu, un matin,/ un cancer de

l'ovaire emporta sa femme, Nadia/ Elle laissa des robes, une coiffeuse, des napperons/finement brodés. Leur fils unique, Enrico David,/ est parti crapahuter dans les montagnes, au Tibet.»

Pour incarner ce chassé-croisé de récits qui s'entre-tissent entre le proche et le lointain, la mer et la haute montagne, entre Tel-Aviv et l'Asie, Denis Maillefer s'appuie sur une solide distribution. Avec la scénographe Yangalie Kohlbrenner et l'éclairagiste Laurent Junod, il a imaginé, pour accueillir les acteurs, une grande boîte rectangulaire munie de persiennes mobiles. Ecrire pour les personnages, elle fonctionne également comme un écran sur lequel sont projetées de magnifiques images vidéo. Des paysages et bien sûr la mer, la ville ou la façade d'un grand hôtel, mais aussi des visages dont celui de Nadia, la femme et la mère morte, qui n'apparaît dans la pièce que filmée. Les accessoires sont réduits à l'essentiel: une table, quelques chaises, un matelas, une poignée d'objets. Installée au pied de la scène, Billie Bird (alias Elodie Romain) interprète en live la musique et les chansons (sur des textes d'Amos Oz) qu'elle a composées pour l'occasion.

Complexe et subtile, cette pièce est à la fois triste et drôle, pleine d'espoir dans la vie, de sensualité, de tolérance

pour les failles humaines. Pour Denis Maillefer, elle participe d'une envie de «prendre le courage ou le trouble d'être vrai», de se situer en rupture avec certaines tendances du théâtre actuel à jouer sur le cynisme, l'ironie et le deuxième degré. Dans «*Seule la mer*», certaines scènes érotiques peuvent être crues, mais jamais trash.

Recherche de la simplicité

Cette nouvelle création s'inscrit aussi, et plus directement qu'on ne pourrait le penser, dans le prolongement de ses précédents spectacles, dont «*In Love with Federer*». «Bien sûr, ce ne sont pas des projets de même nature, mais ils participent d'une même recherche de la simplicité. J'ai toujours aimé l'autofiction, les récits à la première personne, l'intimité, l'idée de la confession», reconnaît-il. Ce ne sont pas les amoureux d'Amos Oz qui le lui reprocheront. ●

» **A voir**

«*Seule la mer*», d'après Amos Oz, mise en scène Denis Maillefer avec la compagnie Théâtre en Flammes.

A Sierre, Théâtre Les Halles, du 19 au 22 février et du 26 février au 1er mars. Puis en mars à Meyrin (GE), Vidy-Lausanne, Villars-sur-Glâne (FR) et La Chaux-de-Fonds (NE). Toutes les dates sur www.theatre-en-flammes.ch



Jean-Quentin Châtelain rejoint l'enfance de Blaise Cendrars

SCÈNE Le comédien romand est une fois encore seul en scène, cette fois pour «*Bourlinguer*» avec Blaise Cendrars.

C'est un Hercule aux pieds nus, le visage levé vers le ciel et l'œil clos, qui surgit du noir. Corps immense de sexagénaire ventru, immobile pendant les 80 minutes du spectacle: Jean-Quentin Châtelain impose une présence minérale mais vibrante, comme envahie par les souvenirs, les vrais comme les faux. Alors, lorsqu'ils sortent de sa bouche dans les mots de Blaise Cendrars, on a l'impression qu'ils étaient là contenus, attendant d'enfin pouvoir s'écouler.

Le comédien romand est devenu le champion du soliloque depuis

«*Mars*», de Fritz Zorn, en 1986, ce récit terrible d'un jeune homme accusant sa famille et la bourgeoisie zurichoise d'avoir provoqué son cancer. Il s'est illustré depuis chez Pessoa, chez Romain Gary, chez Beckett, et rien ne paraît plus naturel que de le voir choisir un épisode de la tétralogie de Blaise Cendrars, «*Bourlinguer*», écrite entre 1945 et 1949, tant la connivence est immédiate entre l'auteur voyageur, inventeur de sa propre vie, et le comédien à qui s'accroche si aisément l'image de l'ombrageuse solitude aventurière.

Le texte, tiré de «*Gênes*», évoque en réalité des bribes d'enfance napolitaine vers laquelle l'écrivain de La Chaux-de-Fonds revient à l'âge de 20 ans, en 1906, endetté et fourbu. Il



Jean-Quentin Châtelain impose une présence minérale.

Carole Parodi

découvre un paysage défiguré par les projets immobiliers et se cloître dans le jardin du tombeau de Virgile où, enfant, il a dressé les escargots avec Elena. Il y ressuscite ses premiers émois amoureux et l'imaginaire du petit peuple italien, mais la désillusion guette: «Il ne fait pas bon revenir dans le paradis de son enfance qui est un paradis perdu, le paradis des amours enfantines.»

Toxico genevois en manque

La nostalgie s'accroche aux longues phrases que Jean-Quentin Châtelain déroule presque sans ponctuer, comme des rubans de Möbius. Sa voix reste surprenante, avec l'accent traînant et le timbre nasillard d'un toxico genevois en manque, là où on atten-

draît de l'instinct, une autorité rauque – un Jean Gabin. Mais cette incantation monocorde, peu à peu, installe un effet de psalmodie, à mesure que les souvenirs affluent, et c'est presque en chaman que Jean-Quentin Châtelain termine sa traversée, mise en scène avec une sobriété liturgique par Darius Peyamiras. On réalise alors qu'il était parti en transe, et qu'on l'avait suivi, loin, très loin...

Jean-Jacques Roth

» **A voir**

«*Bourlinguer*», Théâtre de Poche, Genève, jusqu'au 2 mars, puis au Théâtre de Vidy, Lausanne, du 5 au 23 mars.

